



HAL
open science

Rhétorique, public et "manipulation"

Guillaume Soulez

► **To cite this version:**

Guillaume Soulez. Rhétorique, public et "manipulation". *Hermès, La Revue - Cognition, communication, politique*, 2004, Les sciences de l'information et de la communication. *Savoirs et pouvoirs*, 2004 (38), pp.89 - 95. 10.4267/2042/9430 . hal-01471150

HAL Id: hal-01471150

<https://hal.science/hal-01471150>

Submitted on 19 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RHÉTORIQUE, PUBLIC ET « MANIPULATION »

Guillaume Soulez

C.N.R.S. Editions | *Hermès, La Revue*

**2004/1 - n° 38
pages 89 à 95**

ISSN 0767-9513

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2004-1-page-89.htm>

Pour citer cet article :

Soulez Guillaume, « Rhétorique, public et « manipulation » »,
Hermès, La Revue, 2004/1 n° 38, p. 89-95.

Distribution électronique Cairn.info pour C.N.R.S. Editions.
© C.N.R.S. Editions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Guillaume Soulez

*Université de Paris 3
Laboratoire communication et politique, CNRS, Paris*

RHÉTORIQUE, PUBLIC ET « MANIPULATION »

Les sciences de l'information et de la communication, en tant qu'elles sont des sciences du discours et de son analyse, peuvent tirer profit d'une mise en perspective théorique que suggère une lecture contemporaine de la Rhétorique ancienne afin de préciser certains problèmes scientifiques liés aux rapports entre les «textes» et leurs «lecteurs». Cette mise en perspective débouche sur une critique de la «manipulation», critique susceptible de montrer l'articulation féconde entre l'analyse des discours médiatiques et les enjeux sociaux. Elle suggère un champ d'intervention possible pour les Sic face à la prégnance de ce vocable et de cet imaginaire de la manipulation pour défendre, à l'inverse, une analyse circonstanciée des formes rhétoriques et argumentatives à l'œuvre dans les discours médiatiques, c'est-à-dire une analyse qui prenne en compte leur «réception».

Notre hypothèse est que la Rhétorique peut se lire comme une théorie de la réception, ou plutôt du public, logée à l'intérieur d'une théorie de la production du discours. Plus précisément, cette pensée du public et de la construction du sens *fonde* le modèle d'analyse du discours que contient la Rhétorique. Par là, la Rhétorique peut nous apporter encore aujourd'hui matière à retravailler tout autant les concepts de l'analyse de discours et de la sémiologie, que les méthodes de l'analyse, car le lien qu'elle établit entre production et interprétation du discours est bien plus qu'une «prise en compte» de la réception, ou de la pluralité des interprétations auxquelles donne lieu un «texte». Dès lors que l'on a fini par reconnaître jusqu'au bout la liberté interprétative des publics face aux textes (médiatiques), comment renouer les fils entre un discours et sa réception (Veron, 2001)? Il nous semble qu'on peut repartir des hypothèses de la Rhétorique pour répondre à cette question.

Une théorie du public logée dans une théorie du discours

Bien au-delà de la simple prise en compte des sentiments ou des passions de l'auditoire, ou de l'idée d'une simple «adaptation» du discours à l'auditoire, la Rhétorique a constitué une théorie du discours qui ne part pas du texte pour envisager la pluralité de ses réceptions possibles, comme aujourd'hui après le tournant pragmatique et l'effet des théories de la réception, mais qui part, au contraire, de la pluralité des réceptions pour en faire une théorie du discours, d'où son intérêt pour la question qui nous occupe. À la suite de la rhétorique latine (Timmermans, 1991, p. 384) et des machines à discours de la sémiologie (Barthes, 1994, p. 292), ou de la théorie de l'information, on pense souvent que la Rhétorique envisage la relation entre l'orateur et le public, comme une «adaptation» de l'orateur à son public, comme s'il s'agissait, d'une part, d'un simple ajustement au public, d'autre part de la transformation d'un «message» qui préexisterait au discours que l'on veut délivrer. Or, le principe fondamental de la Rhétorique aristotélicienne est, de façon bien plus décisive, l'analyse du discours en fonction de l'*opinion* («endoxa»), par opposition à la science ou à l'Être. Loger, en effet, l'*opinion* au cœur de la production du discours, c'est introduire de façon radicale une pensée du public en tant précisément que cela signifie que l'orateur doit s'attacher à produire un discours pour répondre par anticipation à la pluralité des réceptions. L'enjeu pour Aristote est de comprendre les mécanismes de l'*opinion*, ce qui débouche sur la proposition de considérer un syllogisme propre à la Rhétorique, l'enthymème, fondé sur la vraisemblance (par opposition au syllogisme dialectique qui raisonne à partir de prémisses vraies).

L'*endoxa* est présente sous trois angles dans la *Rhétorique* qui sont autant de définitions du public: la Rhétorique suppose une parole publique opposée à la conversation privée, c'est son fondement politique; la Rhétorique est déterminée par les différentes formes d'auditoire, c'est sa détermination morphologique; la Rhétorique relève de ce qu'on pourrait appeler un *dialogisme public*, c'est-à-dire une inscription du collectif que constitue l'auditoire au cœur de la production du discours, c'est sa dimension pragmatique. L'*opinion* pour Aristote est un processus dynamique qui met en œuvre ce fondement, cette morphologie et cette pragmatique. La spécificité de la Rhétorique est de tenir ensemble ces trois dimensions pour appréhender le potentiel et l'efficace d'un discours public.

Un discours *public*, adressé à un public: politique et morphologie de la parole publique

La Rhétorique relève du discours public et s'oppose à la conversation privée dans la mesure où elle concerne les affaires de la Cité et non les affaires domestiques (nous parlerions aujourd'hui d'«espace public»), plus précisément en tant qu'elle est définie par Aristote comme une «ramification de la dialectique et de la science morale qu'il est juste d'appeler politique» (Aristote, *Rhétorique*, I, 1356 a). Le livre II sur les «passions» de l'auditoire a alors longtemps constitué la référence de théoriciens du politique méfiants à l'égard des assemblées démocratiques, ou soucieux de contrôler la «multitude» par un usage

politique du mensonge et du mythe, et en particulier de la religion ou, à travers la presse, du patriotisme (Ginzburg, 2001, p. 54-55 et p. 67-70). Or, à l'inverse, comme nous le verrons, cette dimension politique permet d'envisager la Rhétorique comme une réponse à ce désir de contrôle.

À ce fondement politique, la Rhétorique ajoute une dimension morphologique dans la mesure où ce caractère public dépend également du fait qu'elle a affaire non pas à des individus mais à trois formes d'auditoires caractérisés : les juges, les citoyens ou les simples assistants d'une cérémonie (*Rhétorique*, I, 1358 b). Ces formes d'auditoires déterminent trois genres rhétoriques – judiciaire, délibératif, épideictique (littéralement fondé sur l'exhibition, le spectacle) – c'est-à-dire trois façons différentes d'engager la parole dans le jeu du discours. Or, la parole politique obéit à cette règle morphologique parce que le discours public est un discours adressé à un public : « Trois éléments constitutifs sont à distinguer pour tout discours : celui qui parle, le sujet sur lequel il parle, celui à qui il parle ; c'est à ce dernier, j'entends l'auditeur, que se rapporte la fin [*du discours*] », insiste Aristote en poursuivant (ibid.). Il ne s'agit donc pas ici, comme on l'écrit parfois, d'une anticipation du modèle émetteur-récepteur-message (ou de sa variante jakobsonienne) dans la mesure où l'on voit que c'est l'adresse à un public déterminé qui commande le discours, tout à l'opposé de la linéarité d'un « schéma de la communication » qui considère que le message est préalable à l'émetteur.

La Rhétorique aristotélicienne articule donc une théorie de l'opinion formulée dans les termes d'une théorie de l'argumentation valable pour un discours public à une théorie de l'attente formulée dans les termes d'une théorie des genres de discours en fonction des auditoires, mais s'y ajoute également une pensée pragmatique de l'acte de parole en situation. En effet, en posant comme origine du discours l'opinion du public et la diversité morphologique des auditoires, la Rhétorique n'est pas une théorie qui se contenterait d'intégrer le « feed-back », elle préfigure plutôt l'esthétique de la réception, selon laquelle, comme on sait, c'est l'« horizon d'attente » du public qui détermine la production des discours (Starobinski avait noté la filiation entre Aristote et Jauss dans sa préface à *Pour une esthétique de la réception*).

Un discours pour un public : une pragmatique fondée sur le fait culturel

Pour la Rhétorique aristotélicienne, en effet, le discours est tout entier une « réponse » au sens fort, comme le dit Jauss (à la suite de Gadamer), à la « question » que (se) pose un public potentiel de lecteurs et d'auditeurs (Jauss, 1978, p. 59-63). On constate de fait le même intérêt chez Aristote et chez Jauss (Ibid., p. 49) pour la dimension générique (genres rhétoriques et genres littéraires) et thématique de l'horizon d'attente (les *topoi* aristotéliciens étant cependant, logiquement, plus argumentatifs que narratifs).

L'anticipation de l'interprétation du public sous la forme d'une « réponse » au sens gadamérien suppose ainsi une efficacité du discours qui ne soit pas fondée sur le pouvoir des mots eux-mêmes mais, pourrait-on dire, sur la *projection de l'effet* que peut accomplir le public. L'analyse minutieuse de l'interaction entre des types de raisonnements et des états de l'auditoire (les passions ne sont pas étudiées pour elles-mêmes mais en tant que potentiels argumentatifs selon l'enthymème), conduit à des propositions pragmatiques fondées sur

le lien entre l'acte et la situation du discours tel que peut l'appréhender un public doté de telle ou telle attente (*Rhétorique*, II, 1378 a). La différence entre le modèle aristotélien et le modèle de Jaus est qu'il s'agit, dans un cas, d'attentes «morales» (conformément au statut éthico-politique de la Rhétorique), dans l'autre, de représentations sociales historiquement situées (Jaus, 1978, p. 210-262). Il ne s'agit donc pas seulement d'une théorie de l'inférence rhétorique (appuyée sur le syllogisme fondé sur des prémisses vraisemblables), mais véritablement d'une sorte de dialogisme selon lequel cette attente morale détermine le discours. Par opposition au dialogisme linguistique (Bakhtine) – fondé sur l'effet de la présence d'autrui dans mon discours (Bakhtine, 1981, p. 50 et p. 148, cité par D. Vernant, 1990, p. 641) ou logique (Jacques, 1979, p. 222) – fondé sur l'adéquation entre une norme et une condition pragmatique (le dialogue par opposition au monologue) – le dialogisme aristotélien est plus trivialement «pragmatique», son critère est l'efficacité de l'intégration de l'attente du public sur l'adhésion ultérieure des auditeurs. Aristote s'appuie ainsi sur des proverbes, sur les «leçons» de l'histoire ou sur des exemples de l'*Iliade*, et plus généralement sur tous les lieux communs tout à la fois moraux et semi-logiques que contient la culture. La pragmatique aristotélienne repose donc sur la détermination de l'efficacité morale du discours en fonction de déterminations culturelles, au sens des valeurs véhiculées par les formes de vie et les traditions d'un peuple (Aristote souligne le poids des habitudes et de la coutume). Le contexte est constitué de «ce qui est présumé» par les interlocuteurs, c'est un contexte d'informations et de croyances partagées (Armengaud, 1985, p. 46-47). Par là, l'*endoxa* se comprend non seulement comme principe argumentatif mais comme substrat culturel. Précisons que cette pragmatique «culturaliste» ne conduit pas du tout Aristote à un quelconque relativisme moral puisque la morale (populaire ou ordinaire) qui commande cette efficacité ne relève pas de la Rhétorique, mais de l'Éthique ou de la Politique qui sont à même de l'évaluer et de la corriger (grâce à l'éducation). Les propositions de Perelman autour de l'idée d'un «auditoire universel», si on en fait une lecture plus pragmatique que kantienne, suggèrent alors la possibilité d'une dynamique d'universalisation qui rend possible l'articulation entre principes éthiques et données culturelles autour de ce dialogisme public.

Des publics aux «textes»

Selon la conception aristotélienne, ces trois épreuves publiques – politique, morphologique et pragmatique – préexistent donc à tout discours. Face à une situation, nous mobilisons tout à la fois ce triple cadre public et ce que nous pensons de tel ou tel sujet plus ou moins clairement : c'est la nécessité de se prononcer publiquement qui détermine la parole à dire telle chose plutôt qu'une autre, car elle oblige à (sou)tenir une position, comme cela a été étudié par les travaux contemporains sur le caractère public des sentiments moraux (Gibbard, 1996). Nous proposons donc d'étudier le discours à partir des réactions des «lecteurs» (auditeurs, spectateurs...), non pas telles qu'elles pourraient être déduites du «texte» lui-même, mais telles qu'elles sont effectivement *attestées* soit par la publication, ou la visée de publication (courrier de lecteurs par exemple), soit par le témoignage public, etc. On observe ainsi comment les «lecteurs» – qui produisent le discours tout autant que les «auteurs» ou les orateurs – mobilisent des argumentaires culturels et moraux qui sont précisément ceux que la Rhétorique aristotélienne s'emploie à décrire.

La dimension publique est alors essentielle pour passer de la simple émotion à la réaction articulée qui emprunte généralement les voies décrites par Perelman lorsqu'il analyse l'«auditoire universel»: il s'agit d'une «norme de l'argumentation objective» à l'œuvre dans les discours des orateurs qui s'appuie sur le pouvoir que l'on accorde aux «opinions qui jouissent d'une approbation unanime». Si, par exemple, un orateur s'adresse à une salle en exaltant la liberté comme bien inaltérable de l'humanité (pour combattre telle forme d'esclavage contemporain), les auditeurs ne pourront qu'adhérer à cette valeur universelle et s'agrèger autour d'elle en un collectif qui s'approche de l'«auditoire universel». L'«auditoire universel» est ainsi un horizon qui détermine un mécanisme d'adhésion, qui est, lui, bien réel (cf. Perelman, 1988, p. 39-46 et p. 102-103). Le «lecteur» réagit ainsi au nom d'un principe moral à visée universelle pour construire un auditoire de référence qui confirme l'auditoire visé selon lui par le discours, ou, au contraire, qui s'y oppose: par exemple, deux lettres de téléspectateurs, publiés dans le même journal (*Télérama*) peuvent reconnaître le public visé par le *Téléthon* et remercier France 2 de programmer cette émission au nom d'une valeur de générosité, ou au contraire, s'opposer au «voyeurisme» de l'émission au nom de la dignité humaine. Nous avons appliqué cette méthode rhétorique d'analyse des réceptions suivant deux perspectives, l'une visant à déterminer les formes récurrentes d'universalisation (les «modes de réaction» ou «répertoires») dans le courrier des téléspectateurs publiés par un journal de programme pendant un an, et l'autre visant à évaluer l'impact sur le public d'un événement, l'attentat du World Trade Center, en étudiant la diversité des réactions des téléspectateurs dans les différents journaux de programmes (Soulez, 2001, 2002). Nous avons pu montrer ainsi que les «lecteurs» construisent non seulement le sens des «textes» mais aussi, indissociablement, leur «forme». La pluralité des réceptions – en fonction des référents culturels et moraux – ne conduit donc pas du tout à une dissolution du «texte» dans les différentes appropriations, comme dans les enquêtes fondées sur l'«usage» des médias, mais montre en retour la densité des discours tenus par les orateurs, puisque ceux-ci sont décrits et restitués par les «lecteurs»; on peut même en reconstituer la trame discursive par recouplement.

L'efficacité du discours relève alors, non pas du discours lui-même, mais de ce que les «lecteurs» attribuent comme efficacité au discours, rejoignant les réflexions déjà anciennes de Démosthène, ou les avancées de la psychanalyse. Le dialogisme aristotélicien nous incite donc à dissocier la trame du texte de son efficacité, car celle-ci repose sur la «réception» et non sur un sens que l'orateur parviendrait à faire partager au public. De ce point de vue, on pourrait dire que la Rhétorique soutient que la garantie de l'efficacité du discours est que l'orateur *appartienne* au public auquel il s'adresse. C'est là, on le voit, une position qui remet en cause l'idée même de «manipulation».

La Rhétorique contre la manipulation

En ayant montré quelle est précisément la conception rhétorique du public, nous pouvons en effet mieux appréhender les enjeux sociaux d'une notion comme celle de «manipulation». De «manœuvres», qui à partir du XVII^e siècle met l'accent sur l'invisibilité des actions entreprises, à «manipulation», qui est

empruntée en 1930 à la prestidigitation, on débouche sur un imaginaire de la scène où l'on capte le public par un leurre, afin de désigner la propagande, ce qui sert en particulier dans l'expression « manipulation des foules ». On peut voir là l'effet sur les représentations sociales des travaux de Tchakhotine et Packard, matrice de ce qu'Erik Neveu appelle le « mythe orwellien » (Neveu, 1997, p. 25-26, 34 et 76-77), soulignant qu'il « peut dégénérer en production d'une contre-mythologie où la pensée critique limite son ambition à un processus d'inversion des signes et des jugements, laissant intacts les schèmes de pensée qui structurent les mythologies sociales » (*ibid.*, p. 76-77). Entendons ici par « manipulation » cet imaginaire d'effets massifs et permanents sur les esprits exposés aux médias et non les tentatives de désinformation ou de déstabilisation qui se développent ponctuellement dans les espaces médiatiques et nécessitent une analyse serrée des circonstances et des mécanismes qui entraînent un affaiblissement des résistances normatives chez le public ou les professionnels. Cet imaginaire, lié à un contexte historique spécifique qui voit la combinaison des entreprises de propagande à grande échelle et la montée des mass-médias, fondé sur un behaviorisme simpliste et sur une impasse quant à la production du sens par les publics, conduit à sur-évaluer la force d'influence des discours publics, et surtout à considérer que le public (au singulier) – ou plutôt la « foule » – n'y a aucune part. L'extension même de cette notion, de la propagande politique à la technique de vente, en passant par la publicité, montre son caractère imprécis et généralisateur.

Censée éveiller le public contre les tentatives d'utilisation manœuvrière des médias, l'idée même de « manipulation », telle qu'elle est employée aujourd'hui, fait l'impasse sur la clé des processus argumentatifs et rhétoriques. Sur le plan politique, un discours public ne relève pas de la même pertinence qu'une pression en face-à-face ; sur le plan morphologique, c'est la forme des auditoires qui détermine le discours et non le discours qui détermine la forme de l'auditoire : on ne peut donc réduire les formes d'auditoires médiatiques au seul auditoire épideictique fondé sur le consensus autour des valeurs fondamentales de la communauté, puisque d'autres genres comme le reportage, le débat contradictoire, l'éditorial, etc. sont profondément inscrits dans le paysage médiatique. Sur le plan pragmatique, enfin, ce sont les « lecteurs » eux-mêmes qui produisent des « publics » et qui déterminent l'efficacité des discours en fonction des normes culturelles auxquelles ils ont recours.

En ce sens, même si elle vise bien sûr la défense du pluralisme et de la démocratie, la conception de la réception que véhicule la notion de manipulation s'appuie sur une image de la « multitude » qui la rattache indirectement à l'imaginaire conservateur ou élitiste de la « crainte des masses » de Thucydide à Gustave Le Bon. C'est pourquoi, devant une époque « hantée par une crainte des masses qui conjoint les images de l'absolutisme étatique, voire du contrôle électronique des opinions, et celles de la violence révolutionnaire ou du terrorisme », Étienne Balibar souligne, en s'appuyant sur l'analyse de la « multitude » chez Spinoza (qu'il qualifie d'« anti-Orwell »), que les cas extrêmes de « réduction absolue de l'individualité par la masse, [ou] de la masse par l'absorption dans l'individualité au pouvoir » sont des « fictions, physiquement impossibles, et par conséquent, intellectuellement inutiles et politiquement néfastes » (Balibar, 1997, p. 98). En développant une culture de la rhétorique et de l'argumentation dans l'enseignement et la recherche, le véritable enjeu pour les sciences de la communication nous paraît donc de remettre en question cette « demande sociale de plus en plus grande en matière de manipulation symbolique » bien identifiée par Roger Bautier (Bautier, 1994, p. 279) en montrant l'interaction entre publics et discours, plutôt que de contribuer à développer l'imaginaire qui nourrit cette demande.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARISTOTE, *Rhétorique*, Paris, Livre de poche (tr. Ch-E. Ruelle), 1991 et Belles Lettres (tr. M. Dufour), 1973.
- ARMENGAUD, F., *La Pragmatique*, Paris, PUF, 1985.
- BAKHTINE, M., *Le Principe dialogique*, édité par Tz. Todorov, Paris, Seuil, 1981.
- BALIBAR, É., *La Crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997.
- BARTHES, R., «L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire», *Communications*, n° 16, «Recherches rhétoriques», réédition, Paris, Points Seuil, 1994 [1970], p. 254-333.
- BAUTIER, R., *De la Rhétorique à la communication*, Grenoble, PUG, 1994.
- GIBBARD, A., *Justesse des choix, sagesse des sentiments. Une théorie du jugement normatif*, Paris, PUF, 1996.
- GINZBURG, C., *À Distance*, Paris, NRF-Gallimard, 2001.
- JACQUES, F., *Dialogiques*, Paris, PUF, 1979.
- JAUSS, H. R., *Pour une esthétique de la réception*, préface de J. Starobinski, Paris, NRF-Gallimard, 1978.
- NEVEU, É., *Une société de communication ?*, 2^e édition, Paris, Montchestien, 1997.
- PERELMAN, Ch., OLBRECHTS-TYTECA, L., *Traité de l'argumentation*, Paris, PUF, 1988.
- ROMILLY, J. (de), *Problèmes de la démocratie grecque*, Paris, Herman, 1975.
- SOULEZ, G., «Nous sommes le public. Apports de la rhétorique à l'analyse des publics», in colloque «*Publicos, Televisao*», Arrabidà, Portugal, août 2001; D. Dayan et J.-C. Abrantes (dir.), publ. Lisbonne, 2004.
- SOULEZ, G., «Choc en retour. Les téléspectateurs et le 11 septembre», *Dossiers de l'audiovisuel*, juillet-août 2002.
- TIMMERMANS, B., «À propos de la réception de la *Rhétorique* d'Aristote», in Aristote, *Rhétorique*, Livre de poche, 1991, p. 379-398.
- VERNANT, D., «Dialogisme», in *Dictionnaire des notions philosophiques*, PUF, 1990, p. 641-642.
- VERON, E., «Les publics entre production et réception : problèmes pour une théorie de la reconnaissance», in colloque «*Publicos, Televisao*», Arrabidà, Portugal, août 2001; D. Dayan et J.-C. Abrantes (dir.), publ. Lisbonne, 2004.